

June Johnson Dance Prize 2019

Marion Zurbach (Collectif de danse bernois Unplush)

« La danse a donné du sens à ma vie »

Le June Johnson Dance Prize 2019 vous a été décerné en tant que directrice artistique du collectif de danse Unplush. Ce Prix a-t-il changé quelque chose dans votre vie ?

Oui, beaucoup de choses ! Par exemple, le spectacle « Les Promises », sur lequel je travaille actuellement, a été invité dans divers théâtres alors qu'il n'est même pas encore terminé. Cela ne nous était jamais arrivé avant. Par ailleurs, plusieurs danseuses et danseurs m'ont contactée pour travailler avec Unplush.

Pour vous, qu'est-ce qu'un bon danseur ou une bonne danseuse ?

Les amateurs avec qui je travaille me posent souvent la même question. Je leur réponds qu'il importe peu que quelqu'un sache faire des choses incroyables d'un point de vue technique. La virtuosité et les sauts en hauteur n'ont rien à voir avec le fait d'être « bon ».

Par contre ?

Les danseurs et danseuses devraient être capables de ressentir leur corps et d'allier ce ressenti avec la concentration et l'imagination. Je trouvais parfois honteux qu'à la différence des acteurs, les danseurs n'apprennent pas dans le cadre de leur formation à se concentrer ou à faire ressortir des émotions venant de l'intérieur. La position du corps n'a rien à voir avec la concentration ! Je me rappelle qu'enfant, je pensais toujours à d'autres choses pendant les cours de ballet. Mon corps bougeait en pilote automatique et je pensais qu'il devait en être ainsi. À l'époque, je ne savais pas que l'on pouvait travailler sur la concentration et se focaliser sur la danse.

C'est le ballet qui vous a menée à la danse ?

Ma mère avait une école de danse...

... Votre mère était danseuse ?

Pas professionnelle. Elle a grandi dans une famille nombreuse de l'après Seconde Guerre mondiale, dans une banlieue de Marseille, et a fait l'école pour devenir professeur de sport. C'était la même formation que suivaient les futurs professeurs de danse. Mais elle n'a jamais travaillé dans une compagnie de danse. L'école de danse qu'elle a ouverte dans les années 1980 enseignait l'approche de Cunningham.

C'est là que vous avez fait vos premiers pas de danse ?

Exactement. Mais elle ne nous a jamais forcés à faire du ballet. Ma sœur aînée, qui a quatorze ans de plus que moi, et mon petit frère ont choisi d'autres loisirs. Moi, j'ai trouvé ma place dans le studio. Je m'y sentais extrêmement bien. Ma mère dit que je rayonnais de

bonheur quand je touchais la barre. Il me paraissait impensable que des personnes veuillent faire autre chose dans la vie que danser. J'ai subi plusieurs opérations aux pieds quand j'étais enfant, mais pas question que cela m'empêche de danser. La danse donnait du sens à ma vie.

Quand avez-vous décidé de devenir danseuse professionnelle ?

À neuf ans, j'ai quitté ma famille pour aller vivre en ville, à proximité du Ballet de Marseille de Roland Petit, où je suivais un cours professionnalisant. C'était une période rude. Je n'ai pas eu d'enfance, mais j'avais mon imagination pour me défouler.

Plus tard, vous avez dansé avec Frédéric Flamand, au sein de l'École Rudra de Maurice Béjart et dans le Bern:Ballett sous la direction de Cathy Marston. Qu'est-ce qui vous a le plus marquée ?

Les années de formation. La période à l'École Rudra a notamment été déterminante. Là-bas, nous avons appris à établir des liens entre le ballet et les autres formes d'art. C'était tout à fait nouveau pour moi. C'est aussi là-bas que j'ai rencontré Vittorio Bertolli, qui fait également partie d'Unplush. Ensemble, nous avons monté notre premier spectacle, « The show must go on », en hommage à Jérôme Bel.

Un modèle ?

Oui, mais Boris Charmatz a aussi été important pour moi. Et Maguy Marin également. Elle était l'héroïne de mon enfance. J'aimerais bien la rencontrer un jour.

Comment avez-vous vécu le passage de la maison subventionnée à l'insécurité de la scène libre ?

Vittorio a quitté le Bern:Ballett un an avant moi. J'avais peur d'abandonner mon emploi stable. Il m'a dit : « Fais-le ! » Alors j'ai osé. Je n'ai jamais regretté d'avoir sauté le pas. Tout d'abord, je me suis rendue compte à quel point ma vie était déterminée par autrui, jusqu'alors. En tant que danseuse au sein d'un ensemble fixe, je n'étais jamais responsable de moi-même. Tout était planifié, organisé pour moi. À un moment donné, la vie devient redondante. Je suis convaincue que c'est l'une des raisons pour lesquelles de nombreux danseurs et danseuses changent de métier autour de la trentaine. Le corps pourrait encore tout à fait continuer à danser, mais le temps est venu où l'on souhaite prendre ses propres responsabilités.

Berne est resté votre point d'ancrage. Vous travaillez ici avec Unplush et vous vivez ici, alors que vous ne parlez pas allemand. Pourquoi ?

C'est vrai. Berne est notre endroit. Alors même que nous n'avons pas de salle de répétition fixe. Ce serait un luxe d'avoir notre propre studio. Mais cela nous convient, car tous les membres d'Unplush travaillent également dans d'autres projets de par le monde. J'adore la vie culturelle à Berne et suis fan du centre culturel autonome qu'est la *Reitschule*. Les musiciens et les artistes qui vont et viennent là-bas m'inspirent. Je travaille souvent avec eux. Voici ma vision de l'art : j'aimerais tisser un réseau horizontal exempt de pouvoir et de hiérarchie.

Pourtant, lorsque vous choisissez des personnes lors d'auditions, vous exercer un pouvoir, non ?

Je ne fais jamais d'auditions et n'en ferai jamais. Je sais d'expérience ce que l'on ressent dans ces situations. C'est horrible. De plus, il est impossible de découvrir quelqu'un dans une audition. Je préfère prendre le risque de prendre parfois une mauvaise décision.

Vous-même, vous dansez encore ?

Ça m'arrive. Mais je ne montre jamais l'exemple. Et je ne dis jamais si un mouvement est juste ou faux. Ce qui m'intéresse, c'est la personnalité de la personne qui danse et ce qu'elle apporte. C'est pourquoi nous travaillons aussi sans miroir. Cela permet de ne pas se fixer sur l'esthétique dans la recherche du mouvement.

Qu'attendent vos danseuses et danseurs de vous ?

Nous composons nos créations ensemble. L'élément qui nous relie est la curiosité, nous souhaitons découvrir de nouvelles choses et évoluer. Et nous voulons ressentir l'équipe. C'est comme une famille de remplacement. Le sentiment de sécurité qu'elle procure est important car pour suivre notre formation de danse, nous avons tous dû quitter notre famille alors que nous étions encore jeunes.

Comment trouvez-vous les thèmes qui se prêtent à être chorégraphiés ?

Je les trouve dans l'instant, le quotidien. Les sujets de politique sociale m'intéressent. Dans la création, le COMMENT m'importe cependant toujours plus que le QUOI. Dans « Posh », il s'agissait de notre rapport aux personnes riches. Dans « Flipper », de la souffrance des animaux. Et pour « Les Promises », je travaille avec des jeunes filles défavorisées entre 12 et 19 ans issues de la banlieue de Marseille.

En 2018, vous avez fait un master en Expanded Theater à la Haute école des arts de Berne (HKB). Que vous a apporté cette formation ?

J'ai toujours été fascinée par le théâtre et la forme artistique qu'est la performance, mais n'avais pas de connaissances dans ce domaine. Ce que je faisais reposait sur l'expérience, je travaillais de manière intuitive et avais l'impression que tout ce que je faisais pour la scène était magique. Le début de la formation m'a plongée dans une crise, parce que nous analysions, remettions en question et disséquions dans les moindres détails tout ce que nous faisons à la HKB. L'analyse détruisait tout le mystère, la magie. Du moins c'est ce que je croyais. Aujourd'hui, je suis reconnaissante de tout ce que j'ai appris. Et les connaissances que j'ai acquises me permettent désormais de créer consciemment de la magie sur scène.

Que souhaiteriez-vous ?

Deux choses : passer mon permis de conduire et avoir un chien. Un chien de la SPA. Les animaux et leur comportement me fascinent. Il y a deux ans, j'ai filmé pendant plusieurs mois des chiens qui attendaient devant des supermarchés. Leurs réactions au moment d'être laissés là ou récupérés sont incroyables. Quel cinéma ils font !

Pouvez-vous mettre des mots sur votre fascination pour la danse ?

La danse est un état paradoxal. On se trouve à deux endroits en même temps. On s'extrait hors de son existence de tous les jours pour se glisser dans une autre peau. En même temps, on est complètement en soi. Le corps, l'esprit et l'âme sont reliés entre eux. Quand on apprend cela dès l'enfance, la danse forme un chez-soi dans lequel il y a toujours quelque chose de nouveau à découvrir. Je ressens cet appétit, j'en veux toujours plus. Pour moi, la danse est un chemin qui ne finit jamais et que l'on ne parcourt jamais seul.

Entretien réalisé par Marianne Mühlemann